

David Plante

American stranger

*Traduit de l'anglais
par Laurence Viallet*



FEUX CROISÉS
PLON

Titre original
American Stranger

Collection Feux Croisés

© David Plante, 2010.
© Plon, 2011, pour la traduction française
ISBN Plon : 978-2-259-21291-5

www.plon.fr

*[...] cette horrible absence de foyer que
ressentent tous les Français du Canada en
Amérique [...]*

Jack Kerouac¹

1. Citation extraite de *Lettres choisies (1940-1956)*, traduction de Pierre Guglielmina, Gallimard, coll. « Du monde entier », 2000.

PREMIÈRE PARTIE

Seule chez ses parents à Manhattan, Nancy se promenait nue. L'appartement était resté fermé tout le mois d'août, pendant son séjour avec eux à Amagansett, il était calme, sombre et chaud, ses vieux stores vert foncé presque descendus jusqu'au rebord de la fenêtre. Elle aimait la chaleur intérieure, la pénombre, le silence, elle aimait déambuler nue, le corps encore moite des vapeurs du bain et de transpiration, et elle aimait rester devant la fenêtre, le store levé, à regarder le monde extérieur.

Elle observait la circulation de la 5^e Avenue et, par-delà, la masse arborée du parc, puis elle se retourna pour jeter un œil dans le salon comme si elle risquait d'y trouver quelqu'un. La nudité, en soi, induisait une attente, quelqu'un d'autre. Le salon lui paraissait immense. Le parquet était nu, les tapis roulés et poussés contre un mur. À côté du divan et des fauteuils, deux chaises et une table Biedermeier étaient disposées en angle droit, leurs pieds élégants reflétés sur le parquet rutilant, au fond de la pièce, miroitant aussi sur le sol, se trouvait un autre meuble Biedermeier en cerisier, grand et étroit, orné de rosaces d'ébène sculptées le long d'un fronton soutenu par deux fines colonnes d'ébène. Nancy marchait pieds nus. Il flottait dans l'air une odeur de cire d'abeille mêlée à de vagues relents de naphthaline.

Elle alla dans sa chambre, où sa valise reposait ouverte sur la moquette et, à côté, des sacs venus des grands magasins

qu'elle n'avait pas déballés et qui renfermaient toujours les vêtements qu'elle avait achetés. Elle s'étendit sur son lit défait dont le couvre-lit en satin blanc retombait jusqu'au pied. Croyant entendre un bruit sourd dans l'appartement, elle se raidit, l'oreille tendue. Cela ne se reproduisit pas, mais le silence semblait émettre un son particulier et, toujours immobile, elle l'écoutait. Lentement elle se leva pour enfiler la robe de chambre posée sur le dossier d'une chaise et, parcourue de légers frissons, elle sortit dans le couloir pour jeter un coup d'œil dans la chambre de ses parents, certaine d'être seule. De retour dans sa chambre, elle resta assise un moment sur le bord du lit, sans bouger.

Sur la table de chevet se trouvait un téléphone blanc. Elle avait envie d'appeler quelqu'un, mais chaque fois qu'elle songeait à appeler une de ses connaissances, elle se disait non, pas lui. Elle appela sa mère à Amagansett.

De sa voix grave, celle-ci dit :

— Promets-moi de faire attention au volant quand tu rentreras à Boston.

— Je conduirai prudemment, mais à toute vitesse.

Sa mère répondit :

— Oui.

Et elle poussa un léger soupir.

Elle quitta à nouveau sa chambre pour se promener dans l'appartement, à la recherche de quelqu'un qui, elle le savait, ne s'y trouvait pas. Elle savait aussi qu'elle était ainsi constamment à la recherche de ce qu'elle ne trouvait pas.

De retour au salon elle examina, sur le manteau de la cheminée, deux seaux à glace que, d'aussi loin qu'elle puisse se souvenir, elle avait toujours vus là. Ils étaient en porcelaine de Berlin, rapportés d'Allemagne par ses parents quand ils s'étaient réfugiés à New York. À leurs côtés trônaient des têtes de lion dorées avec des anneaux d'or dans la gueule et, devant eux, des panoramas : l'un représentait une route de campagne bordée d'arbres qui disparaissait en un point de fuite, on y distinguait des personnages minuscules vus de dos, vêtus de vêtements rouge et noir ; l'autre figurait un palace, au fond d'une place sur laquelle on aper-

cevait d'infimes silhouettes rouge et noir, prises de dos également. Ses parents n'évoquaient jamais Berlin, ou peut-être était-ce Nancy qui ne voulait pas en entendre parler, qui ne voulait pas entendre les horreurs que ses parents avaient dû endurer, celles auxquelles, tout comme la porcelaine de Berlin, ils avaient échappé. Ou peut-être ses parents voulaient-ils lui épargner leurs horreurs.

Elle était, se disait-elle, une petite fille gâtée qui s'évertuait à être insouciante, voire frivole. Et bien que ses parents l'aient nié, elle avait l'impression qu'ils l'encourageaient à se comporter comme une enfant gâtée, insouciante, voire frivole. S'ils avaient certes pu réprouber son comportement, son audace devait cependant leur plaire puisqu'ils lui avaient acheté cette Maserati décapotable aux lignes profilées.

Si elle désirait une vie différente de ce qu'ils pouvaient lui offrir, ils encourageraient son désir de changement.

Ils s'inquiétaient lorsqu'il lui arrivait d'être déprimée et de se barricader dans sa chambre, comme si c'était leur faute; elle tentait de les rassurer en leur expliquant que sa déprime n'avait rien à voir avec eux, qu'ils la gâtaient trop et, par égard pour eux, elle était insouciante, voire frivole; mais ils persistaient à se sentir responsables de son désarroi. Elle-même n'avait pas la moindre idée de son origine, pas plus qu'elle ne savait ce qu'elle recherchait sans relâche.

Nancy avait eu un long week-end de liberté avant de partir pour Boston, et elle se sentait agitée, sans identifier la raison de cette agitation.

Elle avait envie d'appeler quelqu'un, mais chaque fois qu'elle songeait à l'un ou l'autre, elle se disait non, pas lui. Elle se tourna, bâilla, s'étira. Je sais qui j'ai envie d'appeler, pensa-t-elle. J'ai envie d'appeler Vinnie Tasso.

Il dit qu'il n'avait pas envie de sortir.

— Oh, allez, Vinnie.

— *Oh, allez, Vinnie. Oh, allez, Vinnie. Oh, allez, Vinnie,* geignit-il. Tout le monde me dit tout le temps *oh, allez, Vinnie.*

— Allez, Vinnie.

— D'accord, d'accord.

Vinnie vivait dans un petit appartement de Chelsea avec vue sur un ginkgo illuminé par les lampadaires. Il était maquettiste pour un magazine de luxe, si bien que les murs en brique de son appartement étaient entièrement recouverts d'épreuves collées les unes sur les autres, sur lesquelles zigzaguaient photographies, blocs de texte et lignes; un ventilateur électrique, effectuant une rotation complète, faisait papillonner le papier. Vinnie était mince, grand, asexué, d'ailleurs lui-même se percevait ainsi, mais il ne semblait pas s'en formaliser. Il était, selon ses propres termes, un être plus social que sexuel.

Il ouvrit une bouteille de vin blanc pétillant et, lui tendant un verre, lui demanda comment elle avait occupé son été à Amagansett. Elle répondit que cela ne l'intéresserait pas, et il dit qu'elle avait raison, cela ne l'intéresserait pas.

— Alors ne restons pas ici, déclara Nancy. On finit le vin et on va à ton bar.

— Pourquoi veux-tu que je t'emmène au bar ?

— Pour que tu me présentes tes amis.

— Tu as déjà rencontré tous ceux que je connais et qui pourraient potentiellement t'intéresser, et ils n'avaient aucun intérêt.

— Tu ne t'es pas fait de nouveaux amis pendant l'été ?

— Je me suis fait plein d'amis, mais aucun qui puisse t'intéresser.

— Pourquoi ne me laisses-tu pas en juger par moi-même ?

Le bar, dans le West Village, était pourvu d'une piste de danse aux lumières stroboscopiques sur laquelle des types et des filles dansaient ensemble ou seuls, autour se trouvaient des tables avec des nappes, des serveurs en veston noir.

Nancy dansa avec Vinnie, qui disait qu'elle ne savait pas danser. Il avait raison, mais elle prenait autant de plaisir à être là que les gens autour d'elle. Elle balançait les hanches, levait les mains en l'air et claquait des doigts en riant. Elle était grande, avec de longs cheveux détachés, auburn, des yeux d'un marron pâle, et sa peau d'une blancheur presque mate était parsemée, autour de ses joues et de son menton délicats, presque osseux, de taches de rousseur. Elle portait

une longue robe dos nu noire en coton, moulante et droite, ornée de minuscules médaillons brodés sur le bustier quelque peu délavé, et sur ses longs pieds maigres, les lacets de ses espadrilles noires s'entrecroisaient en remontant sur ses chevilles. Elle aimait quand les danseurs, seuls ou accompagnés, la frôlaient et lui disaient qu'elle était belle. Elle espérait être au moins différente des autres.

Franchement, ses parents auraient-ils approuvé sa présence ici, et sa quête d'un type de son âge avec qui elle *prendrait du plaisir*, comme elle disait? Franchement, auraient-ils approuvé qu'elle figure parmi la première génération de jeunes femmes sous pilule, histoire que le *plaisir* ne soit vraiment qu'une partie de *plaisir*? Pas franchement, et en un sens elle recherchait leur désapprobation tout autant qu'ils insistaient pour lui donner leur approbation. Quelque chose en elle la poussait à faire ce qu'ils n'auraient jamais pu imaginer qu'elle ou que n'importe qui fasse, mais quelque chose en elle la poussait aussi à se défier elle-même de faire ce qu'elle-même ne pouvait imaginer. Oui, se défier.

De retour à table à côté de Vinnie, Nancy observait les danseurs sous la lumière des stroboscopes qui les faisaient disparaître et apparaître puis disparaître et réapparaître, chaque fois éclairés dans des positions différentes.

Nancy demanda :

— Qui c'est?

— Qui donc?

— Là, au comptoir, avec un treillis et un sweat de Columbia University.

Le type en question avait des cheveux noirs très courts, et sa barbe noire affleurait sous la peau blanche et tendue de son visage anguleux. Le large col de son sweat-shirt révélait son cou : il était musclé et semblait, par lui seul, dévoiler la totalité de son corps musclé. Les poils noirs de sa poitrine formaient des boucles par-dessus le col côtelé. Avec un sourire imperceptible, les commissures des lèvres légèrement plissées, il observait de ses grands yeux noirs tout le monde alentour, sans regarder personne.

— C'est Aaron, répondit Vinnie.

— Aaron?

- Aaron Cohen.
- Il est juif, répondit Nancy.

Vinnie dit :

- Tu es vraiment balaise pour repérer les noms juifs.
- Ouais, mais ce n'est pas mon genre.
- Parce qu'il est juif?

Nancy fit une petite grimace.

- Es-tu déjà sortie avec un Juif, Nancy?
- Tu crois que j'ai quelque chose contre le fait de sortir avec un Juif?

Lorsqu'elle regarda de nouveau le type du bar, il lui tournait le dos. Penché sur le comptoir, ses larges omoplates bombaient le tissu de son sweat-shirt.

Vinnie dit :

- Il vient d'une famille hassidique très stricte du Bronx.
- Ce type, là-bas, vient d'une famille hassidique?
- Depuis sa plus tendre enfance, on lui a appris qu'il fallait se laisser pousser les cheveux en papillotes, porter un manteau noir, une calotte noire, un chapeau noir, un pantalon noir à l'entrejambe très bas, et se harnacher d'une floquée de châles et de ficelles sous la veste noire – la totale.

— Vraiment?

— Oui, vrai de vrai. Il devait faire de ces trucs, tu n'as même pas idée.

— Par exemple?

— C'est à moi que tu poses la question? Je suis comme tout le monde, je sais comment doit se comporter un catholique. Un catholique doit pratiquer l'abstinence sexuelle, c'est tout ce qu'on lui demande. Mais Aaron, aucune idée de ce qu'il devait faire.

— Et il a tout laissé tomber?

— Tout.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi est-ce qu'il vient ici?

— À mon avis, parce qu'il n'y a pas un endroit plus incompatible avec un Juif hassidique que celui-ci.

— Est-ce qu'il lui arrive d'emballer quelqu'un?

— Je l'ai toujours vu partir seul.

— Est-ce qu'il parle avec des gens, au moins ?

— Il se contente de rester au comptoir à boire sa bière, il promène ses yeux un peu partout et, s'il a l'impression qu'on le regarde, il détourne la tête.

Les omoplates d'Aaron Cohen bougeaient sous son sweat-shirt quand il levait sa bouteille de bière ou la reposait.

Affalé sur une chaise en bois aux lignes arrondies, Vinnie semblait chercher quelqu'un d'autre dans le bar, n'importe qui d'autre qu'Aaron Cohen.

— Tu ne veux pas me le présenter, dit Nancy.

Un demi-sourire aux lèvres, Vinnie répondit :

— J'aimerais bien savoir ce que tu lui veux.

— Mais, bon Dieu, tu crois que je lui veux quoi, au juste ?

— Je ne sais pas, pourquoi veux-tu faire connaissance avec lui si tu n'attends pas quelque chose ?

— Allez, va lui parler et ramène-le-moi.

— Aaron n'est pas très bavard.

— Tu as fait comment pour le connaître, s'il ne dit pas un mot ?

— Il me parle parce que je parle avec lui comme avec tout le monde.

— Allez, ramène-le.

Vinnie s'affala davantage sur sa chaise, et après un petit moment seulement il se pencha brusquement pour dire :

— Bon, d'accord.

Quand il se leva, son cou, son torse et ses jambes, longs et fins, se mirent en mouvement. Il marcha jusqu'au comptoir pour commander à boire au barman et, l'air de rien, engagea la conversation avec Aaron qui tournait la tête, de telle sorte que la lumière, derrière le bar, révélait sa nuque. Nancy vit Vinnie faire un mouvement de menton dans sa direction, elle comprit qu'il invitait Aaron à se joindre à eux. Aaron s'écarta du bar pour la regarder, au même instant elle eut l'impression que quelqu'un surgissait derrière elle et s'apprêtait à l'attraper par l'épaule pour la faire pivoter face à lui, elle lança un rapide coup d'œil par-dessus son épaule pour en avoir le cœur net, mais il n'y

avait personne. Même la table derrière elle était vide. Elle se retourna vers Aaron, qui s'approchait en compagnie de Vinnie.

Il avait des traits fins et, malgré sa barbe apparente, il semblait rasé de frais car sa peau brillait légèrement. Quand Vinnie lui présenta Nancy, son sourire s'agrandit, mais il sembla ensuite désarçonné jusqu'à ce que Vinnie lui propose de s'asseoir. Il releva les manches de son sweat-shirt un peu plus haut sur ses avant-bras et en ajusta l'encolure étroite avant de s'asseoir.

Vinnie poussa le verre de Nancy sur la table ronde et s'assit entre Aaron et elle.

Vinnie lui venait en aide, comme toujours. Il dit à Aaron :
— N'invite pas Nancy à danser. Elle danse très mal.

Aaron sourit à Nancy.

De nouveau, l'impression soudaine que quelqu'un se tenait derrière elle, sur le point de l'attirer à lui, mais elle ne tourna pas la tête pour vérifier.

Tout à coup Vinnie se leva sans crier gare. Il déclara :

— Comme je sais que vous avez beaucoup de choses à vous dire, je vais faire un tour.

— Reste avec nous, Vinnie, dit Aaron.

Vinnie suggéra, lui tapotant la tête :

— Tu penses encore que c'est mal de se trouver en compagnie d'une femme, c'est ça ?

Il prit son verre et s'éloigna.

Le sentiment que quelqu'un derrière elle était sur le point de l'empoigner était tellement oppressant que, pour s'en libérer, le corps de Nancy se précipita contre la table ronde, et les boissons projetèrent leurs éclaboussures alentour. Elle était sur le qui-vive.

— Tout va bien ? demanda Aaron.

Partant d'un grand rire, Nancy se dit qu'elle était presque vulgaire, parfois, quand elle riait fort. Elle posa la main à la base de sa gorge pour ne pas être trop bruyante.

— Tout va bien.

Mais elle demeurait en alerte.

Les épaules d'Aaron s'affaissèrent légèrement : il se résignait à rester avec elle tant qu'elle ne lui aurait pas dit qu'il

pouvait partir. De cela, Nancy ne voulait pas, elle ne voulait pas qu'il ait l'impression qu'elle avait, par quelque droit qu'elle faisait valoir, peut-être simplement de par sa condition de femme, l'ascendant sur lui. Elle voulait que ce soit lui qui, de droit, ait l'ascendant sur elle, mais elle savait qu'il serait incapable de faire valoir ses droits.

— Où est-ce que tu habites? lui demanda Nancy.

— Dans l'Upper West Side. Et toi, tu vis où?

— J'habite dans l'Upper East Side.

Aaron hocha la tête.

Dans son trouble, et comme elle pensait qu'il voulait partir mais n'en ferait rien avant qu'elle ne prenne l'initiative, Nancy se leva et déclara :

— Je ferais mieux d'y aller.

Et, à son tour, il se leva.

Ils se dirigèrent de concert vers la sortie et, dehors, s'arrêtèrent de concert sur le trottoir.

Nancy secoua ses longs cheveux et déclara :

— J'aime New York quand il fait chaud.

Le visage d'Aaron était tendu, ses sourcils noirs se rejoignaient presque au-dessus de son nez, mais il y avait de la tendresse dans cette tension, dans ce visage osseux, dans ces yeux noirs et brillants tandis qu'il la regardait avec l'air d'attendre qu'elle lui indique la marche à suivre.

Elle dit :

— Et si on faisait un bout de chemin à pied?

— D'accord, répondit-il.

Ils passèrent devant des gens assis sur les marches escarpées de porches élevés donnant sur les portes ouvertes d'étroites maisons de ville, en brique, la rue grosse des ombres projetées par les lampadaires à travers les arbres. Malgré la pesanteur de l'air, l'inertie caniculaire paraissait chargée d'électricité et sur le point d'éclater en mouvements de danse sauvages. Cette sensation électrique était encore plus forte au milieu des voitures et des passants qui circulaient sur la vaste 14^e Rue; les magasins ouverts mordaient le trottoir. Ils traversèrent la 14^e Rue pour remonter la 8^e Avenue, où voitures et passants s'étaient agglutinés

comme pour participer à un carnaval, ou plus exactement à un carnaval auquel tout le monde aurait accouru mais qui n'aurait pas encore commencé, la danse déjà promise par le bruit des Klaxon et les cris. Nancy et Aaron dépassèrent un saxophoniste et une femme qui faisait des claquettes sur une planche en contreplaqué.

Longeant le bâtiment de Port Authority, Aaron demanda à Nancy si elle était fatiguée; il lui proposa d'appeler un taxi.

— Je préfère marcher, dit-elle. Et toi?

Il haussa une épaule, la laissa retomber, puis dit :

— J'aime marcher.

Nancy esquissa un petit sourire devant la judéité de ses gestes et de son intonation.

Ils traversèrent la 42^e Rue, et continuèrent à remonter la 8^e Avenue jusqu'à Columbus Circle, enjambant des grilles d'où montait un air chaud et fétide qui transportait parfois de minuscules plumes d'oiseau; sous les grilles, entre les barreaux, on apercevait des recoins obscurs où brillaient des ampoules faiblantes et nues. Les trottoirs étaient bondés de monde, l'avenue encombrée de voitures, et il semblait que si cette nuit de touffeur laissait effectivement éclater son instabilité, lui imprimait un mouvement, elle serait grosse de violence, ce qui, en soi, nourrissait une attente mêlée d'excitation. Nancy désirait que quelque chose advienne. Mais elle savait qu'Aaron n'y serait pour rien.

Une voiture de police, toutes sirènes dehors, fonçait en traversant Columbus Circle.

De l'autre côté de Columbus Circle, il n'y avait presque aucun passant, aucune voiture dans la partie ouest de Central Park. Aperçus à travers les portes ouvertes, les vestibules illuminés des immeubles se succédaient sur un flanc de l'avenue, leurs gardiens postés un peu au-dehors, recherchant la fraîcheur du parc qui leur faisait face, par-delà les murs de granit noir, là où des lumières brillaient parmi les arbres sombres.

Nancy pensa que, sans nul doute, Aaron devait se demander si elle irait jusqu'au bout avec lui.

Ils s'arrêtèrent au croisement pour attendre que le feu passe au vert, et Nancy prit peu à peu conscience de sa

présence à ses côtés, de son corps sous son sweat-shirt et son treillis. Aaron ne bougea pas non plus quand le feu devint vert, et Nancy dut toucher l'épaule pour qu'ils reprennent leur marche.

Après avoir traversé la rue, elle se lança :

— Vinnie m'a dit que tu avais reçu une éducation orthodoxe stricte.

Il éclata de rire.

— Je n'arrive pas à t'imaginer avec des papillotes.

— J'en avais, elles me descendaient jusqu'aux joues.

— Ça doit faire... bizarre, un tel changement.

— J'ai même changé de manière de parler.

À son rire, elle comprit qu'il était trop embarrassé pour en dire plus. Il leva une épaule et une main dans un geste qu'il fut incapable de réprimer, quelle qu'ait été l'ampleur des changements survenus dans sa vie.

Il tourna à l'angle de la 89^e Rue et elle le suivit, ils traversèrent Columbus Avenue pour longer la 89^e, et lorsqu'il s'arrêta devant un immeuble en brique rouge, où il habitait, elle s'arrêta à son tour. Toute la fièvre de cette nuit d'été était le fait de Nancy, pas celui d'Aaron.

Elle demanda :

— Est-ce que je peux entrer?

Clignant des yeux, il tenta de sourire.

— Si tu ne veux pas que je..., commença-t-elle.

— Non, non, répondit-il, mais elle voyait bien qu'il ne le souhaitait pas.

Nancy, elle, en avait envie.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-elle. Quelque chose, chez toi, que tu ne veux pas que je voie?

À nouveau, il dit :

— Non, non.

Elle continua :

— Après cette longue marche, ça ne me ferait pas de mal de me poser une dizaine de minutes.

— Bien sûr, répondit Aaron, mais il n'esquissa pas un geste.

— Alors, demanda Nancy, tu m'invites chez toi ou pas? Je veux dire, si tu n'as pas envie que je monte, dis-le-moi, je

comprendrai. Je vais m'asseoir une dizaine de minutes sur cette marche. Tu as peut-être encore l'impression que ce n'est pas bien d'être seul avec une femme, surtout dans un appartement.

— Ce n'est pas un appartement, c'est juste une chambre.

— C'est ça que tu ne veux pas que je voie, que tu vis dans une chambre?

— Je n'ai pas honte de vivre dans une chambre.

— Mais là tu t'apprêtes à t'y retrouver avec une femme.

— Il arrive que des femmes me rendent visite.

— Seules?

— Oui, parfois.

— Alors il y a forcément quelque chose dans ta chambre que tu ne veux pas que moi je voie.

Il dit :

— Il n'y a rien dans ma chambre que je veuille cacher à quiconque.

— Dans ce cas, je peux monter?

La timidité d'Aaron s'envola, et il attrapa le coude de Nancy pour la mener jusqu'à l'entrée, en haut de l'escalier raide en ciment. Et quand il prit ses clés dans la poche revolver de son treillis, ses mouvements n'étaient pas guindés, mais décontractés, comme si toute sa gestuelle devenait soudain décontractée. Il ouvrit la large porte d'entrée, ornée de trois petites fenêtres gothiques, pour laisser passer Nancy.

Dans le couloir, sous la lueur faible d'un plafonnier, elle fit remarquer :

— Que cette maison est calme.

Aaron répondit :

— Elle est toujours calme.

Il semblait ne pas savoir s'il devait la précéder ou la laisser passer en premier, Nancy prit donc sur elle de gravir l'escalier en bois ciré, d'un brun foncé, aux noyaux décorés de sphères de bois. Les marches craquaient. Elle s'arrêta à un étage pour qu'il la précède jusqu'à sa chambre, deux volées plus haut, au fond du couloir.

Il ouvrit la porte, puis tendit la main pour que Nancy entre la première.